

—Chut ! s'écria la marquise. Oh ! la vilaine enfant ! Est-ce qu'on dit de gros mots comme cela dans ma maison ?

Gabrielle riait toujours. Elle n'avait pas d'autre phrase lorsqu'elle voulait taquiner la marquise. Celle-ci ne s'en fâchait pas, le prenant comme une plaisanterie, mais elle feignait une indignation terrible, on riait et l'on s'embrassait.

Cependant, la pendule avait sonné cinq heures. On vint avertir mademoiselle que sa femme de chambre était là. Comme la jeune fille mettait ses gants, madame de Saint-Villiers lui dit :

—A propos, quand partez-vous pour la campagne ?

—Dans quinze jours ou trois semaines.

—Et vous allez toujours à Montretout ?

—Toujours, mais nous passerons le mois d'août à Trouville.

—Encore à Trouville cette année ! Cet endroit devient bien vulgaire.

—Je ne sais pas. C'est près de Paris, et, de cette façon, papa n'a pas besoin d'abandonner complètement ses affaires.

—Ah ! oui, ses affaires, dit la marquise avec une emphase un peu dédaigneuse, j'oubliais....

—Nous vous verrons à Montretout, n'est-ce pas, chère marraine ?

—Certainement.... Et même.... écoutez : voilà pour quoi je vous en parlais. J'y mènerai mon neveu René... après en avoir toutefois demandé la permission à vos parents. Il désire vivement leur être présenté. Il serait singulier avec l'amitié qui nous unit, que mon fils, pour ainsi dire, ne connût pas votre famille, et vous-même, toute-belle. Je ne sais comment ceci ne s'est pas fait depuis longtemps. Enfin, l'hiver est fini, vous ne recevez plus : nous attendrons que vous soyez à la campagne. C'est une promenade délicieuse, d'ici à Montretout, par le bois.

Gabrielle tendit son front à la marquise, qui l'embrassa avec tendresse : puis elle partit.

III

Un mois après cette visite, René parut tout à coup chez sa tante, à l'heure où celle-ci sortait habituellement. La marquise fit atteler son landau, y monta avec son neveu, et partit pour Montretout.

Bien que madame de Saint-Villiers ne se montrât pas souvent autour du lac et choisit de préférence pour sa promenade quotidienne les allées retirées du bois, son équipage de forme un peu antique et sa livrée blanchissée étaient bien connus des Parisiens. Ce jour-là, ils attirèrent l'attention d'une façon toute particulière, car, à la gauche de la marquise, était assis le comte de Laverdie.

Le fait, il est vrai (et ceci n'est pas à la louange du jeune homme), se produisait assez rarement pour qu'on le remarquât. Ceux qui aiment à tout savoir, et encore mieux à tout deviner sur les affaires d'autrui, observèrent que la vieille dame se tenait fort droite parmi les coussins et portait sur son visage un petit air de triomphe qu'on ne lui avait jamais vu, que René, au contraire, un peu enfoncé dans la voiture, la tête légèrement inclinée en avant, paraissait presque abattu, enfin, que les chevaux allaient bien vite pour une simple promenade.

Madame de Saint-Villiers, cependant, ne jouissait pas

d'un bonheur sans nuages. Cette entrevue, qu'elle avait appelée de tous ses vœux, commençait, à mesure que le moment s'en approchait, à lui sembler passablement redoutable. Elle appréhendait fort l'effet que devait produire sur son neveu le premier aspect du milieu où elle allait le faire pénétrer. Elle songeait à une foule de petites choses qui pourraient le rebuter, le blesser tout d'abord. Son inquiétude était d'autant plus vive qu'elle n'avait pas la plus faible idée de ce qui se passait dans l'esprit de René, ni de la nature des motifs qui avaient inspiré la détermination soudaine de celui-ci. Elle tournait de temps à autre vers le jeune homme un regard tendre et interrogateur, mais ce regard restait sans réponse. René causait avec le plus grand calme de choses indifférentes, et considérait les gazons soigneusement entretenus et les massifs corrects du Bois avec toute l'attention d'un voyageur explorant une terre inconnue, ou encore celle d'un général qui pénétrerait à l'aventure au cœur d'un pays ennemi.

—Bah ! réfléchit la marquise, ne suis-je pas sûre de Gabrielle ? Dès, que René l'apercevra, il deviendra incapable de rien voir d'autre ; tout ce qui ne sera pas elle lui semblera de peu d'importance : c'est ainsi qu'il passera sur les petitesesses et les ridicules de ceux qui l'entourent. Est-ce que je ne connais pas mes deux enfants ? Ne sais-je pas bien que c'est le bonheur de toute leur vie auquel je travaille ? J'en ai la conviction si profonde, que je l'édifierais malgré eux, ce bonheur, si cela était nécessaire et si j'en trouvais le moyen !

Toutefois, madame de Saint-Villiers crut utile de préparer son neveu en lui faisant, au physique ainsi qu'au moral, le portrait de chacun des membres de la famille Duriez, sa filleule exceptée, bien entendu.

René, qui devina son intention, essaya de la prévenir.

—Je vous assure, madame, dit-il, que tous ces gens-là me sont parfaitement indifférents. Comme vous l'avez fort bien fait observer vous-même, ce n'est pas eux que je compte épouser. Leurs qualités et leurs défauts réunis n'auront pas le pouvoir de rien changer à mes intentions ni aux sentiments qu'il m'arrivera d'éprouver à l'égard de votre filleule. Si j'avais pu recevoir mademoiselle Duriez de votre main, sans même que j'eusse à solliciter l'honneur d'être présenté à ses parents, mon bonheur eût été parfait.

—Et le mien donc ! soupira la marquise. Cependant, mon cher René, pas d'exagération fâcheuse. Excusez-moi si j'avoue que vos paroles me semblent un peu dures. Vous verrez vous-même que les Duriez ne méritent pas cette indifférence dédaigneuse. J'en suis, du reste, charmée pour vous : quoi que vous disiez, vous auriez souffert du contraire. Vous ne pensez pas j'espère séparer absolument votre femme de sa famille, ni de fait ni moralement. Ce serait une impossibilité, et, de plus une cruauté dont je ne vous crois pas capable.

—Eh ! certes non, madame, pas absolument, sans doute, mais le plus possible, cela est certain. Si je vous ai bien comprise, et grâce avant tout à votre influence, mademoiselle Duriez ne partage pas, à beaucoup près, toutes les idées du milieu dans lequel elle a été élevée ?

—Ce milieu, René, n'est pas tel que vous semblez vous l'imaginer. Si l'homme du peuple parvenu n'avait d'autre représentant que M. Duriez, il faut avouer qu'on en aurait un peu exagéré le type dans ces mille descriptions qui nous ont inspiré tant de dégoût. Ni vous ni moi n'avons le moindre désir d'approfondir la question, ne parlons donc que de la famille qui nous inté-

resse
sont
d'hui
d'avo
d'hui
plant
nom ;
sabote
choir
suis-je
J'ignc
choux
chose.
gogne
pieds
autres
vailla
Gabrie
solides
ment
de ses
—M
ra-mu-
venus
tour,
l'ime
tour d
—N
Duriez
et quan
longter
ai jam
venir
sante.
—Sa
parait
gamin
es poe
ainem
ution,
chose d
La m
seine.
—Al
e mêm
e parl
asime
ante q
mais ne
ous co
—Ch
xiste,
uisse n
Il avi
olé que
—Coi
it ? M
gés co
cuchi
ôtres...
ous voi
nant la
e par
Celle
—C'e
mand